Marie-Francine

GAUMONT PRÉSENTE

Marie-Francine

UN FILM DE
VALÉRIE LEMERCIER

PRODUIT PAR **ÉDOUARD WEIL**

VALÉRIE LEMERCIER **PATRICK TIMSIT**

HÉLÈNE VINCENT
PHILIPPE LAUDENBACH
DENIS PODALYDÈS
SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
NADÈGE BEAUSSON-DIAGNE

SCÉNARIO **VALÉRIE LEMERCIER** ET **SABINE HAUDEPIN**

Durée du film : 1h35

SORTIE LE 31 MAI 2017

Matériel Presse téléchargeable sur www.gaumontpresse.fr

DISTRIBUTION / GAUMONT
Carole Dourlent / Quentin Becker
Tél. : 01.46.43.23.14 / 23.06
carole.dourlent@gaumont.com /
quentin.becker@gaumont.com

RELATIONS PRESSE / BCG PRESSE
Myriam Bruguière, Olivier Guigues
Thomas Percy et Wendy Chemla
Tél. : 01.45.51.13.00
bcgpresse@wanadoo.fr

Synopsis

Trop vieille pour son mari, de trop dans son boulot, Marie-Francine doit retourner vivre chez ses parents…
...à 50 ans !
Infantilisée par eux, c'est pourtant dans la petite boutique de cigarettes électroniques qu'ils vont lui faire tenir, qu'elle va enfin rencontrer Miguel. Miguel, sans oser le lui avouer, est exactement dans la même situation qu'elle.
Comment vont faire ces deux là, pour abriter leur nouvelle liaison sans maison ?
Comment fait-on à 50 ans avec un cœur d'adolescent ?

Entretien avec Valérie Lemercier

Marie-Francine, votre cinquième film à la réalisation, pourrait bien être votre première vraie comédie romantique. Vous assumez ?

Personnellement, je n'aime pas tant que ça les comédies romantiques, mais quand le film a été fini je me suis dit : « *Eh oui, c'est une comédie romantique* », ce qui n'apparaissait pas si clairement à l'écriture. C'est seulement en l'ayant terminé que j'ai vu que c'en était une. Et oui, j'assume pleinement ! Mais c'est une comédie romantique sans bonnet, je ne sais pas si vous avez remarqué, il y en a toujours sur la tête des héros des comédies romantiques. Il faut dire que les héros de ces films sont, de manière générale, suffisamment beaux pour les porter sans être ridicules.

Y a-t-il eu, au moment de l'écriture, une volonté de repartir sur d'autres bases après _100% Cachemire_, qui était un film plus cinglant ? Souhaitiez-vous consciemment revenir à une certaine forme de douceur ?

C'est plutôt la vie qui m'a fait faire *Marie-Francine*. Je n'avais pas forcément envie de changer pour changer... C'est le moins que l'on puisse dire que *100% Cachemire* n'a pas été très bien reçu, mais moi, j'aime bien ce film et il n'y a aucune volonté de ma part d'en prendre le contrepied. Mais ici le sujet est plus léger, le précédent était une comédie dramatique, celui là est plus sentimental, plus aimant. Et si *Le Derrière* parlait de comment trouver sa place de fille, *Palais Royal*, de femme, et *100% Cachemire*, de mère, ce nouveau film parle de comment, grâce à une rencontre, on peut retrouver enfin un peu de place dans sa propre vie quand on s'en est fait chasser.

Peut-être au fond est-ce toujours le même thème que je tente de creuser chaque fois, celui de trouver sa place.

On sait que vous observez beaucoup les gens pour créer vos personnages. Marie-Francine, c'est quelqu'un que vous avez rencontré ?

J'ai une amie qui s'appelle Marie-Francine, mais elle ne ressemble pas du tout au personnage du film... à part c'est vrai qu'elle a grandi dans le 16ème et qu'elle a une sœur jumelle – mais qui s'appelle Marie-Joëlle, et pas Marie-Noëlle !

En fait c'est son prénom qui m'amusait. Et, il y a cinq ou six ans, au hasard d'une conversation, elle m'a parlé de sa femme de ménage vietnamienne qui vit dans le même immeuble, qui venait d'avoir un bébé qu'elle avait appelé… Marie-Francine. J'ai eu un fou rire pendant 5 minutes. Et c'est parti de là, de ce prénom très désuet, qui raconte déjà quelque chose. Je regarde beaucoup la signification des prénoms dans des livres, sur internet, pour les spectacles comme pour les films, pour savoir à quelles époques on les donne, combien il y en a… J'ai donc découvert qu'il y a 14 Marie-Francine en France... dont deux qui vivent dans le même immeuble !

D'où vient l'idée du choc des générations avec le retour en enfance forcé de Marie-Francine, obligée de revenir vivre chez ses parents ?

En fait, je voulais parler d'un couple de « mi-seniors », auxquels j'avais envie de faire connaître un amour tardif, mais à qui, pour la comédie, il fallait mettre des bâtons dans les roues. Comment fait-on, quand on a 50 ans et qu'on ne sait pas où aller, pour abriter un amour naissant ? À un moment du film ils vont de café en café, mais ils ferment tous les uns après les autres. Ils se retrouvent finalement avec un couple de touristes qui leur proposent un plan à quatre alors qu'ils ne se sont même pas encore embrassés ! Il y a toujours quelque chose de drôle dans les débuts d'un couple, on en est tous à regarder le passeport ou le permis de conduire de l'autre, ce sont des petits moments de maladresse, de mini mensonges, comme la scène avec le citron où lui n'ose pas parler de sa situation, où elle ment sur son prénom ou raconte que ses parents ne sont jamais là... Ils se cachent comme des ados. Je trouvais amusant que l'un comme l'autre aient raté des marches et se retrouvent dans des situations personnelles similaires, même si leurs parents sont très différents. Tout les oppose : leurs milieux, leurs horaires, leurs métiers. C'est leur chute personnelle par le passé qui les relie.

Le moteur du film, c'est le basculement de la vie. Comment tout peut changer en quelques instants, en mal comme en bien. Dans le film, le bonheur est littéralement au coin de la rue.

Exactement. Je ne voulais pas m'étendre sur la « chute » initiale de Marie-Francine, et d'ailleurs Miguel arrive très vite, au bout de vingt minutes de film. Ca va vite parce que je voulais que les événements s'enchaînent de façon abrupte, presque violente, comme souvent dans la vie. Et la chute des personnages n'était pas le sujet. Le sujet, c'était l'après, la reconstruction.

Les parents de Marie-Francine sont un miroir dans lequel elle ne veut pas se réfléchir. Il y a beaucoup de finesse dans leur description.

Marie-Francine n'a rien vu venir dans sa vie d'avant : elle n'a pas vu ses filles grandir, elle n'a pas vu son mari s'éloigner... et à 50 ans on est moins connecté qu'à 20 ans... ou qu'à 80. Allez à la Fnac le samedi matin, vous n'y verrez que des seniors – voire même très seniors – qui s'achètent des ordinateurs ! La mère, « Dadick », est tout le temps sur son ordinateur, elle s'achète des trucs, elle revend, c'est une vraie activité. Je voulais que les parents soient plus connectés que leur fille, comme le sont, logiquement, les filles de Marie-Francine, qui vont essayer de caser leur mère sur Meetic. Les parents ont une vie plus confortable, plus rassurante que celle de leur fille.

Pour eux, Marie-Francine est à la fois une enfant et a un peu le même âge qu'eux, ils pensent qu'on peut lui trouver un fiancé comme ça, que tout est simple vu depuis leur petit monde.

Vous avez eu du plaisir à jouer Marie-Francine, qui n'est pas un personnage forcément drôle en soi ?

Mais ce sont les autres autour d'elle qui sont drôles, ses parents, son mari, ses filles, sa sœur, les situations.

Elle, elle flotte, elle retarde, elle n'a jamais été confrontée à la violence de la vie… Et, quand elle n'en attend plus rien, elle en devient, comme la décrit son client, (joué par Pierre Vernier), une « grande femme un peu dépressive », ce que je suis parfois (rires). On lui avait conçu des costumes avec des manches trop courtes, par exemple, ou bien avec un bout du col qui ressort et pas l'autre…Je travaille avec la même créatrice de costumes, Catherine Leterrier, depuis très longtemps, il y a 30 ans sur « *Milou en mai* », le premier film dans lequel j'ai joué, on s'est retrouvée ensuite sur *Les Visiteurs*, *Vendredi soir*, *Palais Royal*… Pour Marie-Francine, Catherine a assemblé des choses volontairement peu spectaculaires, disons pas très à la mode, en tout cas qu'on sent qu'elle porte depuis toujours. On a raccourci beaucoup de choses, et on s'est dit que le personnage marcherait à plat, aussi parce que je ne voulais pas avoir deux têtes de plus que Patrick !

Comme Armelle dans *Palais Royal !*, Marie-Francine est télécommandée toute une partie de sa vie, jusqu'au moment où l'une comme l'autre reprend la totalité de son existence en main. À leur manière, ce sont des films féministes. Ça vous va ?

Ça me va très bien. Mais Marie-Francine, au moment ou elle est quittée par Emmanuel, réagit violemment : elle retire toutes les photos d'elle dans l'appartement conjugal, elle est radicale : elle quitte même ses filles. Elle tombe de l'armoire mais elle est surtout en colère. Elle ne supplie pas Emmanuel de rester, elle ne s'écroule pas, elle va de l'avant. Alors elle n'a plus d'autre choix que de prendre sa vie en main, mais c'est une vraie chance pour elle finalement. La première scène que j'ai écrite, c'est d'ailleurs la scène de sa crise, où elle se révolte face aux parents. Pour moi,

elle n'a jamais piqué de crise de sa vie, et à 50 ans, enfin, tout sort. Evidemment, plus c'est tard, plus c'est violent. *Marie-Francine*, c'est l'histoire d'un grand réveil tardif. C'est une femme de 50 ans qui n'a peut-être jamais eu 14 ans, mais qui tout à coup a 14 ans parce qu'elle tombe amoureuse et que la vie lui arrive en pleine figure.

Patrick Timsit est un acteur de comédies, mais vous avez complètement modifié son registre. On le connaît plutôt pour ses personnages rigolards, moqueurs, cyniques ou un peu névrosés, et là on le découvre souriant, solaire, très premier degré dans la sympathie.

J'ai croisé Patrick il y a vingt ans, un soir dans un restaurant à Bruxelles, et je l'ai trouvé incroyablement sympathique et discret. Je n'avais jamais vu ses spectacles, je ne l'ai d'ailleurs vu sur scène qu'après lui avoir confié le rôle de Miguel.

Je ne le connaissais donc que dans la vie, et à la télévision, et je trouvais cet homme plus chic que les autres, plus bienveillant. Pour moi, la gentillesse c'est la plus grande des qualités. Il a un regard hyper humain, et il ne dit jamais de mal des gens, c'est ça pour moi le vrai charme. Et, de son côté, lui n'a pas eu peur de s'abandonner à des choses moins familières pour lui, d'affronter un genre nouveau.

Son premier texto après avoir lu, disait ceci « *J'adore l'histoire, mon personnage, je suis ton homme !* », la classe !

Pourquoi avoir fait de Miguel, l'amant romantique par excellence, un fils d'immigrés portugais ? Pour jouer sur le contraste des classes sociales ?

Le film ne raconte pas une histoire de classes. Miguel, avant de travailler sous les ordres d'un autre, avait son propre restaurant qui cartonnait, c'était un chef, et socialement, un chef, c'est un cadre, c'est quelqu'un qui a accompli une ascension. Donc il a été du même niveau social, voire même supérieur, à celui de Marie-Francine. Ils se rencontrent alors qu'ils sont revenus à « égalité ». Ils ont chacun leur blouse de travail, lui de cuistot, elle de gérante de boutique d'e-cigarettes... Ça abolit les frontières, on est dans la neutralité du lieu de travail, au niveau du sol, dans le quotidien le plus simple, où on va acheter ses cigarettes dans le magasin d'à côté. S'ils étaient chacun restés dans leur milieu jamais ils n'auraient eu la chance de se rencontrer.

Le film, c'est aussi la rencontre de deux bols. Le bol breton et le bol Félix Potin. C'est effectivement très romantique !

Le « bol », c'est aussi la chance. Au départ le film s'appelait *Le Bol de Marie-Francine*. Parce qu'elle a de la chance, finalement. Et avec un bol on peut se nourrir de ce que vous prépare l'autre, et arrêter de ne se nourrir que de barres de céréales comme tellement de gens qui travaillent en ville.

Vous avez le sentiment d'avoir eu du bol dans votre vie d'actrice ?

Pas simplement dans ma vie d'actrice, mais dans ma vie tout court, oui, c'est vrai. Il faut savoir prendre ce qui arrive, être comme le bouchon qui descend la rivière.

Il y a dans ce film une volonté de styliser la rencontre amoureuse, d'être dans le premier degré.

Je suis très premier degré vous savez. Ça ne m'effraie pas de voir des cœurs en petits pois. L'amour naissant c'est un peu bête, c'est très premier degré. Ce n'est pas forcément drôle, d'ailleurs. Chez Marie-Francine et Miguel, comme ils ne sont pas à leur place dans leur vie sociale – l'amour va soudain prendre toute la place. C'est parce qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre « à leur place » dans leur vie professionnelle qu'il reste plein de place pour la vie.

Vous écrivez pour les comédiens ?

Oui, dans le cas d'Hélène Vincent ou de Philippe Laudenbach, et aussi de Nadège Beausson-Diagne, avec laquelle j'avais joué dans *Agathe Cléry* d'Etienne Chatiliez, et que j'avais trouvée géniale. Son rôle a vraiment été écrit sur mesure, pour elle, d'ailleurs je n'ai pas réussi à trouver un autre prénom au personnage que le sien !

Amusant que vous évoquiez Etienne Chatiliez, car on sent qu'il y a des univers communs… On pense à *Tanguy* bien sûr, même si Marie-Francine est une Tanguy malgré elle, ou à *La Vie est un long fleuve tranquille*, pour Hélène Vincent dans un rôle de bourgeoise.

Je me sens très proche de l'univers d'Etienne et d'Etienne dans la vie d'ailleurs. Hélène avait au départ un peu peur du rôle de Dadick, car elle trouvait qu'il était trop proche de Marielle Le Quesnoy, alors que, pour moi ce n'est pas le cas. Dans *La Vie est un long fleuve tranquille*, la mère est dépassée par les événements, alors qu'ici elle maîtrise tout à fait son quotidien, sa « petite entreprise », elle n'est jamais submergée. J'avais aussi beaucoup aimée Hélène dans *J'embrasse pas* de Téchiné, mais c'est en la voyant dans *Quelques heures de printemps* de Stéphane Brizé que j'ai vraiment eu envie de travailler avec elle. Elle a une grande fantaisie, c'est très réjouissant à voir, on sent qu'elle aime jouer, elle se lance à fond. À l'écriture, avec Sabine (Haudepin) c'était un peu notre chouchoute. La comédie vient d'eux totalement, c'est eux qui font que le film est drôle, si il l'est…

Vous disiez avoir écrit le rôle du père pour Philippe Laudenbach.

Oui. C'est un comédien que j'adore depuis toujours. Les acteurs que nos parents nous emmenaient voir au théâtre étaient Claude Rich, Laurent Terzieff, Claude Piéplu, Georges Wilson et… Philippe Laudenbach. J'ai eu la chance de jouer avec Philippe dans *Main dans la main*, où il était mon soupirant. Truffaut disait de lui que c'était le meilleur acteur français. Physiquement, il ressemble à ma mère, à ma grand-mère, à mes oncles, il est très familier pour moi. Avec toujours un œil qui frise et cette voix qu'on avait tout le temps dans l'oreille pour écrire ses dialogues. Il a apporté beaucoup de tendresse à son rôle. Sans lui, Papick aurait tout à fait pu basculer vers trop de mesquinerie.

Et, dans la vie, il est hyper courtois, très séduisant. Le jour de ses premiers essais costumes, quand j'ai ouvert la porte, je l'ai découvert comme un gosse de 5 ans, déguisé en « Voltaire », sous les regards amusés de Catherine Leterrier et… Sigourney Weaver venue à l'improviste visiter sa bonne copine. Toutes ces femmes autour de lui, lui trop content, c'était super drôle. Et lunaire, comme lui.

Denis Podalydès hérite du rôle du gentil salaud, le mari inconstant… Vous lui faites quand même tout faire !

Denis m'a dit avoir accepté de faire le film pour pouvoir dire : « *Prends pas le métro, c'est ballot !* ». J'étais hyper surprise et contente, bien sûr, qu'il accepte de jouer ce second rôle. Surtout que j'avais ajouté ce mini bout de phrase dans mon lit la veille de lui envoyer le scénario. Ce n'est pas la première fois qu'on se retrouve : avant il y a eu *Palais Royal !*, *Neuilly… sa mère*, *Adieu Berthe*.

Quand j'y pense, j'adore le voir avec la lourde tâche d'annoncer les mauvaises nouvelles, ça lui va bien. Dans *Palais Royal*, il devait annoncer au Prince que son père (le Roi) était mort, il entrait dans notre chambre d'hôtel, la nuit, et disait lâchement « *Ton père a eu un gros problème de santé dans un hélicoptère* ». Quelques années plus tard, il vient, en quelque sorte lancer l'histoire, jouer le messager funeste du début de la chute de Marie-Francine, avec le même air accablé qui lui va si bien. Il a eu peu de scènes mais peut-être les plus difficiles à jouer, et où, très vite on pouvait passer de l'autre côté, dans le ridicule ou le pathos. Grace à lui, on reste dans le jeu, c'est léger, enfantin.

C'est la première fois que vous collaborez avec Sabine Haudepin sur un scénario.

On s'est rencontrées sur « Un fil à la patte » au Théâtre du Palais-Royal, je jouais un petit rôle, sa grande sœur ingrate, on est devenue amies très vite, on l'est toujours, et, 26 ans plus tard, on s'est retrouvée tous les jours, dans la même rue, pour écrire et bien s'amuser à le faire… C'est merveilleux de pouvoir partager ces moments d'écriture, de doute, de remaniage, de rendus de scénario…

Quand Sabine, qui est une grande littéraire, est arrivée sur le film, le scénario était un peu avancé. J'avais les personnages, dont la jumelle, Marie-Noëlle, mais elle n'apparaissait pas dans le film, elle vivait en Nouvelle-Calédonie. C'est Sabine qui a insisté pour qu'elle apparaisse, et pour que je la joue. Elle a eu raison d'insister, même si techniquement ça a été parfois un peu « sport » à faire. Les jours de jumelles étaient compliqués, j'avais toujours peur d'en léser une, en jouant moins bien l'une au profit de l'autre, ça l'était encore plus pour mes partenaires qui devaient jouer avec l'une, l'autre, en étant aiguillés par une troisième qui était pourtant la même…

Mais l'expérience de Sabine qui joue la comédie depuis qu'elle a 4 ans (Jules et Jim) lit 10 fois plus que moi et va au cinéma beaucoup plus que je ne le fais, a donné la distance nécessaire à l'écriture, la fraîcheur du premier spectateur et la véracité dont je m'éloigne trop parfois.

Marie-Noëlle semble débouler de la Renardière. On vous la réclame souvent, la Renardière ?

Sur scène, sur le dernier spectacle, j'ai eu grand plaisir à la rejouer. Au moment des répétitions au Châtelet, j'ai vu une petite porte qui menait dans la salle. En temps normal, jamais je n'irais dans la salle pendant un spectacle, je suis très « chacun de son côté ». Mais, là, j'ai eu envie de le faire avec ce personnage que beaucoup de gens connaissent. J'ai pensé qu'elle avait sa place au milieu des spectateurs, à leur demander le prix des billets, etc. Je trouvais amusant, de cette façon-là, de me moquer un peu de moi, de qui je suis, de ce que les gens pensent que je suis aussi, avec des répliques comme « *on sait même pas si elle a un mari* ». Sur le plateau, quand j'arrivais en Marie-Noëlle, tout le monde était super content, peut-être aussi en avaient-ils marre de voir Marie-Francine…

Comment fait-on pour jouer deux personnages dans un même plan et qu'il n'y a pas de doublure dos ?

J'étais face à une actrice qui jouait en play-back, qui entendait ma voix sur des écouteurs et prenait exactement mon rythme de jeu. Elle avait appris les dialogues des deux personnages et reproduisait ceux du personnage opposé à celui que moi je jouais. Et c'est aussi elle qu'on voit de dos dans les escaliers, elle était à la fois doublure corps et doublure jeu. Ensuite c'est de la technique désormais très simple : on coupe l'image en deux et on recolle les deux moitiés pour reconstituer le plan.

Le 16ème Arrondissement, où est tourné le film, vous connaissez bien ?

Quand je suis allée à Paris pour la première fois, j'ai habité quelques jours chez la grand-mère de ma cousine qui vivait rue de la Pompe, ma découverte de Paris, pour moi, petite fille de la campagne, ça a été le 16ème. Je trouve que c'est un arrondissement très beau à l'image. Les rues ne sont pas droites, il y a des arbres... Je ne sais pas si j'aimerais y vivre, mais c'est un endroit qui a beaucoup de charme. Quand j'y vais, j'ai l'impression d'aller très loin, de faire un voyage dans le temps. C'est exotique.

Comment décririez-vous la bourgeoisie des parents ? On ne peut pas parler de bourgeoisie déclassée ou ruinée, c'est plus subtil…

Ce ne sont ni des aristos, ni des bourgeois ruinés, ce sont des petits bourgeois, avec leurs codes vestimentaires, leurs activités récurrentes très G.B.M. (golf-bridge-messe) comme il y en a encore pas mal en France. Je ne voulais surtout pas qu'ils vivent dans les moulures, le parquet, l'argenterie, le passé, ils sont modernes, vivent dans un appartement construit dans les années 60-70, ont le wifi, une voiture neuve et surtout sont restés ensemble. Leurs « à côté » n'ont pas dynamité la cellule familiale.

La décoration intérieure est excessivement soignée.

J'ai travaillé avec la chef déco Emmanuelle Duplay, quand je réalisais des pubs il y a très longtemps, et Edouard Weil a beaucoup insisté (et il a bien fait) pour qu'elle fasse le film.

Elle a construit la plupart des intérieurs en studio. L'appartement des parents, par exemple. La scène où le père et la mère se parlent de chambre à chambre, que j'ai d'ailleurs entièrement emprunté à une séquence de *Madame de…* Évidemment on a jamais trouvé l'appartement avec la géographie idéale, alors tout a été fait à Bry-sur-Marne, où avait été tourné mon premier film, *Quadrille*. J'adore le studio, je trouve ça magique, il suffit de mettre un peu de crasse sur un interrupteur et, tout à coup, on y croit, c'est le bonheur. L'appartement des parents qu'Emmanuelle a fait est tellement crédible que, sur le tournage, j'allais prendre l'air sur le balcon… Je ne voulais pas qu'il soit très grand, ils n'ont pas trois chambres, juste deux, de la moquette, du papier Japonais au mur, et un petit décroché dans l'entrée pour que ce soit un peu théâtral, que toutes les entrées et sorties de l'appartement soient visibles. Ça, c'est un peu copié sur *Columbo* ! J'ai aussi beaucoup pensé à maison dans laquelle j'ai grandi et que je n'ai pas vue depuis vingt ans, pour les couleurs notamment, et pour les disques, la musique qu'on entend dans le film, Moustaki, Amalia Rodrigues, c'est exactement ce qu'on écoutait chez mes parents. C'est étrange un film, c'est une entreprise très collective, ça fait travailler des centaines de personnes et en même temps ça doit garder quelque chose d'intime qu'il ne faut jamais perdre de vue.

La loge des parents de Miguel aussi a été faite en studio ?

Pas du tout. C'était une vraie loge, devenue un local à vélos et retransformée en loge pour l'occasion. Et moi qui m'étais jurée, cette fois, de ne faire jouer que des gens dont c'est le métier, la mère de Miguel est une vraie gardienne d'immeuble et on a trouvé son mari rue de Longchamp, dans le bistro où se retrouvent beaucoup de Portugais le vendredi midi à deux mètres du restau où on a tourné la cuisine de Miguel.

Le fou-rire avec Miguel au lit pendant que ses parents se succèdent pour aller aux toilettes n'a pas été trop compliqué, il venait de m'apprendre que sa mère, dans le film, l'avait eu à six ans…

On se retrouve dans quelques années pour *Marie-Noëlle*, le film ?

Ah oui, ce serait marrant. Avec ses bottes dans son jean, son col relevé et ses doudounes sans manches... Et sur le plateau quand ce sera au tour de Marie-Francine de venir faire un petit tour, on sera peut être contents de la revoir…

Entretien avec Patrick Timsit

Valérie Lemercier dit que vous êtes un des hommes les plus sympathiques qu'elle ait jamais rencontrés.

Ca me touche parce que ce n'est pas fabriqué. Comme je ne me regarde pas vivre, j'ai envie de vous dire que c'est forcément ce que je suis ! (rires) Je sais que j'ai toujours eu un ton un peu féroce sur scène, avec une image de méchanceté – fausse bien sûr – alors dans la vie, quand on me rencontre, j'aime bien qu'on puisse se dire « *oh quelle bonne surprise !* » C'est quand même plus agréable dans ce sens que de dire de moi « *qu'est-ce qu'il est sympa à l'image, mais dans la vie il est infect !* ». Pour moi la gentillesse, c'est une immense qualité. Mon parcours pour m'améliorer dans la vie passe par cette qualité, alors si on me la prête, ça me va.

Avec le rôle de Miguel, tout en restant dans le registre de la comédie, vous opérez un glissement subtil de registre.

C'est Valérie qui m'a emmenée là. Elle m'a toujours dit « *Miguel ne va pas mal* ». C'est un personnage qui traverse une période difficile, mais sa façon de prendre les choses est calme, apaisée. Valérie m'a encouragé, orienté, dirigé, pour que Miguel soit surprenant, mais sans effet. C'est la première fois que j'ai un rôle qui est presque celui d'un clown blanc, et c'est extrêmement plaisant. Pour arriver à ça j'avais besoin de ressentir une grande confiance, et je me suis totalement laissé porter dans les bras de Valérie, qui m'a guidé dans des eaux que je découvrais. Quand je vois le film, j'ai juste envie de lui dire « merci ». Je suis très heureux de l'avoir tourné. C'est une comédie romantique portée par des quinquas, et ça m'embarque parce que c'est d'une grande élégance, c'est un film très féminin, et surtout très drôle. C'est un film qui lui ressemble tellement.

Vous avez conscience que le couple que vous formez à l'écran avec elle est très inattendu ?

C'est justement parce que c'était inattendu et étonnant que je tenais à ce film. Ca me tirait vers le haut. Je n'ai tourné que sous la direction de deux femmes dans ma vie, Coline Serreau et Valérie, et elles ont toutes deux eu ce regard sur moi, ce regard de bienveillance et d'amour, cette envie de me rendre séduisant. Quand, dans le scénario, il est écrit que Miguel et Marie-Francine tombent amoureux, il n'y a plus de questions à se poser, on y va ! C'est la vie, c'est comme ça ! Il était temps que les gens sachent que je suis charmant ! Et exclusivement les très belles femmes, c'est ma vie aussi ! (rires) Miguel est beaucoup plus relax que je ne lui suis moi-même dans la réalité. Ce qu'il traverse, ce n'est pas simple, mais c'est juste un homme, dans le sens le plus simple du terme. Miguel est à un instant de sa vie, il le traverse, mais il va bien. Et s'il va bien, alors il devient rassurant, et c'est très

important dans un couple d'être face à quelqu'un qui vous rassure. Valérie me rassurait, comme Miguel rassure Marie-Francine.

Comment tourne-t-on sous la direction de Valérie Lemercier ?

Je n'ai jamais eu d'inquiétude. Il m'est arrivé de ne pas savoir, ou de ne pas pouvoir lui donner quelque chose qu'elle me demandait, mais ça ne m'inquiétait pas. Je savais que, même si ça allait durer longtemps, on finirait forcément par trouver la musique qu'elle attendait de nous. Je ne prenais jamais rien contre moi, je savais qu'on allait y arriver, même s'il fallait parfois chercher longtemps. J'ai compris très tôt, avant le tournage, que ça allait être une aventure de comédie. Vous savez, le doute fait partie de ma vie, et je ne le vois pas comme un défaut ou un inconvénient. Faire une comédie, de toute façon, c'est toujours une aventure. Il faut en respecter la musique. Si on le fait c'est drôle, sinon ça ne l'est pas. Valérie a un côté chef d'orchestre, elle sait tout faire, alors il faut aller là où elle vous dit d'aller, sans réfléchir. Ne pas se regarder jouer, ne pas être bon élève, être dans le vrai, sans trop composer... Miguel n'est pas un extraverti, donc c'est malgré tout une composition pour moi, mais j'ai fait en sorte que ça ne se voit pas ! C'est un personnage qui, quand ça ne va plus, choisit de ne pas souffrir et de s'en aller. Donc il va toujours bien. Ce n'est pas un contre-emploi pour moi, le contre-emploi est une idée à laquelle je ne crois pas. Je crois davantage au plein emploi. Valérie est venue chercher chez moi quelque chose qu'on n'avait forcément pas vu auparavant, ou qu'on n'avait pas désiré chez moi. Le premier travail pour moi a été de ne pas avoir d'avis, mais de me remplir de l'univers de Valérie, qui a été une mère nourricière.

Quel est votre regard sur sa rigueur ?

J'étais prêt. J'ai appris mon texte longtemps avant de tourner, je voulais être libre pour me concentrer sur le sentiment et la vraie vie. Je sais que la rigueur, quand on est fragilisé de ne pas avoir assez préparé, c'est souvent vécu comme une charge. On est plus léger quand on se sent « prêt ». J'ai appris à l'être avec Coline Serreau : huit semaines de répétitions avant le tournage de *La Crise*, 40 prises... Ça, c'est une école. « *Mon chéri on va tout refaire, ce qu'on a fait hier c'est pas bon !* ». J'attendais le verdict des rushes quotidiens sur la cuvette des toilettes...

Il y a cette scène entre Miguel et Marie-Francine, dans un lit, avec une intimité qu'on a peu vue dans vos autres films.

Oui, je suis plutôt pudique. Et Valérie aussi d'ailleurs, ni elle ni moi ne sommes des acteurs du genre « allez hop youp la boum ! ». Nous avions parlé de cette scène, et ce qui était génial, c'est que je n'ai jamais rien redouté à l'avance, je savais que Valérie m'aiderait, qu'elle ne me piègerait pas. Je n'avais qu'à me plonger dans ses yeux et ses oreilles.

La comédie romantique, vous aimez ça ?

En tout cas, celle-ci, je ne le n'avais pas vue venir ! C'est un peu comme un anniversaire-surprise !

Entretien avec Sélène Vincent

Vous voilà à l'affiche d'une comédie romantique…

… et c'est un genre que j'adore, je m'en regarde en boucle. Pour me rendre heureuse, montrez-moi du *La La land* ! Et *Marie-Francine* c'est vraiment ça, c'est une comédie romantique d'une élégance incroyable, dans laquelle je retrouve totalement le côté spirituel de Valérie que j'ai tant admiré dans ses spectacles. Il y a quelque chose ici de l'ordre de la comédie romantique à l'anglaise, on est proches de *Coup de foudre à Notting Hill*. Je suis très émue par le couple qu'elle forme avec Patrick Timsit, c'est un couple hors norme et cela participe à cette élégance, qui n'est jamais dans les clichés. C'est un film d'une grande maturité : la réalisatrice et la femme sont dans une forme d'épanouissement qui contamine tout le film. Quel charme fou ! Au cinéma, il y a plein d'histoires d'amour avec des très beaux messieurs et de très belles dames, mais là c'est un couple « vrai ». L'amour ne foudroie pas que les bimbos et les playboys. Il touche aussi tout être humain prêt à ouvrir les bras pour l'accueillir. C'est ce que dit le film. Ce qui est beau aussi, c'est qu'ils ne sont pas tout jeunes non plus, ils en ont pris plein la patate chacun. Et ils re-signent un chèque en blanc avec la vie, et c'est magnifique. Et ce n'est pas si fréquent non plus au cinéma.

Cette sérénité qui irradie le film et que vous avez ressentie en le voyant, vous l'aviez vécue au moment du tournage ?

Pas du tout. Je vais être très franche, et ça ne change rien au fait que j'adore *Marie-Francine* : je n'ai jamais autant souffert sur un film, je n'ai jamais été aussi peu sûre moi. J'avais l'impression que je n'arriverais jamais à satisfaire Valérie, et pourtant je savais qu'elle avait écrit le rôle pour moi, qu'elle me voulait. Le mystère est là : qu'est-ce qu'un réalisateur – ou « l'autre », de manière générale – voit de vous que vous ne voyez pas vous-même ? Je ne le sais toujours pas concernant Valérie. Pendant le tournage j'ai été prise dans la tourmente et je ne lui ai pas demandé. Je me suis accrochée à mon costume et à ma perruque et j'ai affronté chaque jour, tétanisée, en ayant peur de ne jamais y arriver malgré, parfois, les 27 prises. Tout ce qu'on voit à l'écran et que je trouve tellement réussi, ce n'est que ça : du travail. Valérie, c'est une force de travail stupéfiante. Je n'ai rien contre le fait de faire 27 prises : c'est notre boulot de comédiens. Tant que le metteur en scène ne trouve pas ce qui le porte depuis le jour où il a écrit le scénario, c'est normal de recommencer. Parfois, on ne sait plus ce qui se cherche, on a le sentiment de perdre l'enjeu. Et peut-être que dans ces moments de grand abattement, de grand doute, des petites choses vous échappent qui tout à coup sont exactement ce qu'attendait le réalisateur. Je n'ai connu au cinéma que deux personnes qui travaillent ainsi : Valérie Lemercier et Stéphane Brizé, avec lequel j'ai fait *Quelques heures de printemps*.

C'est précisément le film qui a déclenché son envie de travailler avec vous.

Ils n'ont pourtant rien à voir, vous êtes d'accord ! Mais j'y ai été passée à la moulinette de la même manière. Colonisée, vampirisée, totalement dans l'insécurité ; et en même temps, toujours dans la solidarité absolue avec le réalisateur. C'est très ambigu. Je sais que je manque de confiance en moi. J'ai dit plusieurs fois à Valérie : « *Mais ce n'est pas moi qu'il vous fallait, je ne suis pas la bonne actrice pour ce rôle, je ne sais pas faire ça...* » Mais comme je suis un bon petit soldat, que j'ai mon éthique, que je savais que j'étais son choix, que j'avais accepté le rôle malgré mes hésitations initiales, je devais aller jusqu'au bout. J'étais là pour incarner son désir, et au final, je pense qu'elle a trouvé la matière qu'elle attendait, et qu'au montage elle a tout construit. En voyant le film j'ai été tellement touchée, enthousiasmée, émue... Et surtout, en amour absolu avec son personnage de Marie-Francine. Alors qu'elle-même est très en retrait sur son propre jeu... C'est là que Valérie est très forte : en entourant Marie-Francine de personnages hauts en couleur, un peu excessifs, comme Dadick, elle a magnifiquement réussi à mettre en valeur son personnage, avec son désarroi, sa crise de la cinquantaine, sa fragilité... Valérie est belle dans ce film comme je ne l'ai jamais vue aussi belle. Et Patrick Timsit est tout aussi magnifique, il dégage une telle bonté... on a tout de suite envie d'aller au pieu avec lui, on est sûr que ça va être super bien parce que c'est tout sauf un égoïste. C'est un couple magique, vrai, tendre.

Pourquoi avoir hésité à accepter le rôle ?

J'avais l'impression qu'on me proposait, trente ans plus tard, de rejouer Mme Le Quesnoy de *La Vie est un long fleuve tranquille*. C'était le même milieu, un peu les mêmes attitudes « bas du cul de la tête »... Je revendique tellement le film d'Etienne Chatiliez ! Je l'ai tourné alors que j'étais en train de quitter le métier, j'appartenais au théâtre subventionné pour lequel j'avais tourné avec les meilleurs metteurs en scène, j'avais très peu fait de cinéma, et soudain ce film m'a tellement apporté, il y a eu une telle reconnaissance ! Mais autant Mme Le Quesnoy avait des fêlures dans lesquelles je m'étais engouffrée, autant je ne les ai pas perçues tout de suite chez Dadick. Mais c'est l'écriture du film qui veut ça : dans *Marie-Francine* ce sont les deux personnages principaux qui portent en eux toutes les fêlures, pas les autres. C'est d'une vraie subtilité.

Finalement, Mme Le Quesnoy et Dadick ne se ressemblent pas tant que ça.

Non, c'est vrai. Par exemple Mme Le Quesnoy est une catholique stricte dans l'observance des rites, et surtout c'est une provinciale. Dadick, elle, est totalement parisienne, et elle va à la messe parce que c'est un code social en soi. Mais l'après-midi elle va se faire sauter par son charcutier, et je ne sais pas si Jésus lui donne l'absolution ! (rires)

La comédie est-elle une détente dans votre vie d'actrice ?

Ah mais pas du tout, c'est d'une immense complexité et d'une difficulté absolue. Pour moi, ce n'est pas drôle de faire une comédie, peut-être parce que je prends les choses trop sérieusement... Je ne suis pas une comique dans la vie... J'ai plutôt une conscience douloureuse de l'« être au monde »... (rires) Je peux faire le clown jusqu'à la folie totale si on me dirige bien, mais c'est du taf, c'est pas de la rigolade en soi. Je n'ai aucun talent pour l'improvisation, par exemple. Je viens du théâtre, je respecte le texte. C'est comme ça.

Vous avez amené des choses de vous-même, néanmoins, à Dadick ?

Absolument aucune. Tout est Valérie, comme tout Madame Bovary est Flaubert. Ou tout Mme Le Quesnoy est Chatiliez. Ce n'est jamais moi, je n'y ai mis aucun affect, aucun détail, on est dans la pure construction d'un personnage, dans la pure direction d'acteur. C'est sans doute ça, être comédien : se dissoudre totalement dans le désir de son metteur en scène, jusqu'à disparaître. Je l'ai fait avec Valérie, parce qu'elle est d'une exigence folle – avec le moindre technicien, et jusqu'au moindre vernis à ongle. Elle n'arrête pas tant qu'elle n'a pas ce qu'elle veut. Total respect. Alors je l'écoutais, car elle dirige à l'intonation. C'est une formidable actrice mais elle est tellement singulière : il faut savoir rentrer dans sa rythmique unique, il faut pouvoir arriver à choper le mistigri. Parfois je serrais les dents, mais en même temps je me suis laissée modeler, manipuler, je l'ai laissée faire. Dadick est mon opposé absolu. Je ne sais pas me servir d'un ordinateur, j'arrive à peine à envoyer un SMS. C'est Valérie l'hyper-connectée. Dadick c'est elle, ou plutôt c'est une composition à partir des femmes qu'elle a pu connaître dans son entourage, dans sa famille.

Voir le film vous a libérée de l'angoisse du tournage ?

Totalement. Vous savez, c'est très étrange pour moi de me voir à l'écran dans un film que j'adore, mais de me sentir tellement éloignée de mon personnage que parfois, en me voyant, je me disais : « *Ah ouais, elle est bien cette comédienne* » !

Entretien avec Philippe Laudenbach

Avez-vous été flatté d'apprendre que le rôle de Papick, le père de Marie-Francine, ait été écrit pour vous ?

Ah mais oui ! Valérie et moi nous connaissions, nous avions tourné ensemble *Main dans la main* de Valérie Donzelli, dans lequel je jouais un ministre de la Culture qui la pourchassait de ses ardeurs et qu'elle éconduisait dans les escaliers de l'Opéra. À l'époque, je courais encore assez vite ! (rires) Un an et demi plus tard, j'ai reçu une lettre de Valérie dans laquelle elle me disait « *Cher Philippe, après avoir été un amoureux éconduit, accepteriez-vous d'être mon père ?* » C'est extrêmement joli non ? Évidemment, je ne pouvais que fondre. Elle m'avait raconté qu'une des premières choses qu'elle avait vues sur scène à Paris, en 84-85, était « Guérison américaine », une pièce que je jouais au Théâtre La Bruyère, avec Laurent Terzieff, Pascale de Boysson et ma femme Francine Walter. Ça l'avait marquée. Mais son désir de tourner a généré en moi la peur de ne pas être à la hauteur de toute cette attente. Je lui ai d'ailleurs dit « *N'attendez pas trop de moi...* » en réponse à sa lettre. Ce rôle, c'était le cadeau de ma vie, et je ne me sentais pas digne de le recevoir. Je pense que j'ai une admiration encombrante pour elle, qui m'a un peu paralysé.

Aviez-vous toutefois des clés pour le personnage de Papick ?

Oui bien sûr, nous avions fait une lecture en tête-à-tête, nous en avons beaucoup parlé. Papick est un bourgeois retraité, confortablement installé dans la vie avec sa femme, même s'il est un peu dépassé par elle. C'est le bourgeois type du 16ème, qui joue au golf, et qui tout à coup voit revenir le canard de la famille, n'en est pas forcément enchanté mais sait qu'il ne peut pas faire autrement que de l'accueillir au mieux. Il y a dans ces deux personnages des parents la volonté de se sentir « bons parents », d'avoir le sentiment de ne jamais abandonner leur enfant. Papick et Dadick considèrent qu'ils ont toujours fait au mieux avec leurs jumelles : l'une a mieux réussi que l'autre, elle fait des placements et loue à sa sœur une chambre de bonne pour la modique somme de 300 euros au lieu de 700 ! Pour les parents, c'est un beau geste. Il y a toute la bienveillance du monde dans cette famille... mais avec la conscience qu'il « ne faut pas abuser non plus ». Papick, le mardi soir, veut pouvoir voir « Secrets d'histoire » dans son lit sans que sa chambre soit envahie par sa fille...

Y a-t-il eu selon vous une scène plus importante que d'autres ?

Pour moi, la crise de nerfs de Marie-Francine est LA scène du film, et c'est d'ailleurs avec cette scène que le scénario m'avait vraiment conquis. On connaît tous l'intelligence de Valérie, sa perspicacité, son sens de l'observation. Mais cette scène en particulier, bien que pouvant être comique, m'avait particulièrement touché. Avec cette séquence, je découvrais un aspect de Valérie que je ne soupçonnais pas. Et je le lui ai dit. On en a fait maintes et maintes prises, toujours sur un ton différent. Sur une prise elle finissait la scène en larmes, sur une autre elle montait dans la colère. Je me souviens lui avoir demandé « *Laquelle pensez-vous choisir ?* » tant je trouvais le choix complexe. J'aurais eu du mal à en choisir une. Tout, sur ce film, a été une question d'énergie, et de la capacité à être à la hauteur de celle de Valérie. Valérie est surhumaine, il faut le savoir ! On se quittait à minuit aux studios, et à 2h du matin je recevais un mail d'elle me disant « *J'ai trouvé la cravate rouge pour la séquence du réveillon !* ». Avec la costumière Catherine Leterrier j'ai dû essayer 50 tenues différentes ! Et des chaussettes qui ne se voyaient pas à l'écran.

Voir le film vous a-t-il soulagé ?

Absolument. J'ai réalisé en voyant le film le travail énorme qui a été fait sur le montage. Beaucoup de scènes ont été coupées, toujours dans un souci de rythme, de volonté de casser toute redite. Et puis je suis peut-être un peu fleur bleue, mais le film m'a énormément ému, touché, attendri. Je n'avais pas forcément perçu à la lecture du scénario l'intensité et la beauté de l'histoire d'amour entre Marie-Francine et Miguel, personnage auquel Patrick Timsit apporte une dimension bouleversante. Ce sont deux personnages qui se découvrent à un moment très particulier de leur vie, et tout ce qu'on peut imaginer en rapport aux classes sociales, aux critères de beauté, est totalement remis en question. Et moi je crois à cette histoire, je crois au regard de Patrick. L'intensité émotionnelle du film dépasse pour moi son côté « comédie ». On est au-delà, et c'est très émouvant.

Entretien avec Denis Podalydès

C'est votre quatrième film avec ou aux côtés de Valérie Lemercier, avec laquelle vous formez toujours, au cinéma, un couple un peu atypique. Comment décririez-vous celui entre Emmanuel et Marie-Francine ?

Un couple qui a connu tous les bonheurs possibles, qui s'est aimé, a fondé une jolie famille. Un couple qui n'avait sans doute jusque-là traversé que de petites crises (Marie-Francine n'a sans doute jamais envisagé sa vie sans Emmanuel). Un couple qui aurait pu tout à fait avoir un avenir, si Emmanuel n'avait pas eu cette aventure. Mais il est de ces hommes à qui une liaison fait perdre la tête. Comme il n'avait sans doute jamais pensé qu'il pouvait aimer une autre femme que la sienne, il se met à croire à une nouvelle vie, un nouvel amour, alors que son conformisme l'aurait plutôt voué à la fidélité, même frustrante. Quitter sa femme, le lui annoncer, est pour lui un cauchemar, une sorte de chute. Pour elle, c'est une catastrophe et un déclic.

Même s'il n'est pas très présent à l'écran, le rôle d'Emmanuel est primordial dans l'aventure intime vécue par Marie-Francine. Ce n'est pas frustrant d'avoir peu de scènes pour faire exister un tel personnage ?

Avec Valérie, aucune scène n'est anodine ou décorative. En quelques répliques, en une seule scène, un personnage vit. Son énergie comique et dramatique irrigue l'acteur qui en reçoit le cadeau. Alors non, aucune frustration, de la reconnaissance plutôt. Chacune des scènes avec Valérie me réjouissait. Il y a bien des premiers rôles dans les comédies ordinaires qui ont deux fois moins de sève que ceux qu'elle offre.

Emmanuel représente la routine, l'embourgeoisement, l'ennui du couple, son inaboutissement dans la durée. C'est quelque chose qui vous parle, qui vous émeut ?

Je pense qu'Emmanuel, avant de rencontrer sa maîtresse, n'avait jamais pris conscience de cet ennui. Ou plutôt, il estimait que c'était naturel, comme des millions de gens qui voient cela comme une chose normale, n'imaginent pas d'autre vie possible. La vie bourgeoise, c'est ça, ce sentiment que même fléchissante et frustrante, la vie de couple est ce qu'elle est, comme une sorte de destin fatal. Et ça, ça me touche, oui. Emmanuel n'est pas pour moi un personnage grotesque, bien qu'il soit assez médiocre. Cette médiocrité en tout cas m'intéresse.

C'est un « gentil salaud », il est assez pathétique. Comment Valérie vous l'a-t-elle présenté ? Quelle description vous en a-t-elle faite ? Y avait-il des adjectifs précis ?

C'était assez clair dans l'écriture. Il ne fallait pas le charger. Rien de cynique ni de maîtrisé dans son attitude. La situation le rend pathétique et presque minable, mais il ne l'est pas « par nature ». Le maître mot, c'est cela, la situation, ce qui advient dans les scènes et qui transforme les personnages, elle, en une femme nouvelle et libérée, lui, en un pitoyable mari dévergondé.

Éprouvez-vous une certaine compréhension, voire de la compassion, pour son errance sentimentale, ses démons de midi ?

Ce n'est pas de la compassion, c'est de la compréhension, oui. C'est nécessaire pour un personnage. Il ne faut jamais le juger de l'extérieur. Il ne faut pas faire de morale, ça n'aurait aucun intérêt.

Valérie est réputée pour la précision de sa mise en scène, pour sa rigueur et son sens du détail : être un acteur de théâtre vous a-t-il aidé à trouver le rythme et la musique qu'elle avait en tête ?

Je ne sais pas. C'est surtout le contact avec elle qui m'apprend et me dirige. Je la regarde faire, je l'écoute, je lis et répète les répliques, je veille à épouser ses moindres réflexions, inspirations, ses contradictions aussi. C'est une si grande artiste. Elle détient un secret de Comédie. J'essaye de m'en nourrir. Le théâtre nous oblige à ce type de travail détaillé qu'on fait avec elle, presque scientifique, et à l'oublier ensuite pour nous jeter à l'eau, retrouver l'enfance du jeu. Alors oui, sans doute, ça m'aide, mais je ne m'en rends pas compte et je n'y pense pas.

Comment décririez-vous l'ambiance sur un plateau de film réalisé par Valérie Lemercier ?

C'est plein de joie et de concentration, il y a des blagues, de la générosité, de la tendresse parfois, et une tenue, une retenue, une élégance aussi. J'aime ça, l'élégance que Valérie met en tout, y compris dans les blagues les plus inconvenantes. Je me sens très bien dans son giron. Elle a quelque chose de maternel pour moi. On en rit d'ailleurs. Mais c'est assez vrai dans le fond. C'est une mère en Comédie, ès comédie, protectrice, exigeante, aimante, droite et folle. C'est merveilleux, ça, quand j'y pense.

Êtes-vous un comédien qui aimez la métamorphose ? Appréciez-vous de vous oublier vous-même à travers un costume, un maquillage, même outrancier, même pathétique ?

Oui absolument, ça me va. Quel comédien n'aime pas la métamorphose ? Tout doit être possible, a priori, les outrances, les dérives, les délires, les sottises, même si à l'arrivée, on est que ce qu'on est. Mais entre-temps, on s'est bien amusé.

Emmanuel est-il sacrifié sur l'autel de la renaissance de Marie-Francine ? Ou bien lui voyez-vous un avenir ?

C'est à Valérie qu'il faut le demander...

Propos recueillis par
Grégory Alexandre

Liste artistique

Marie-Francine	**Valérie Lemercier**
Miguel	**Patrick Timsit**
Dadick	**Hélène Vincent**
Papick	**Philippe Laudenbach**
Emmanuel	**Denis Podalydès** Sociétaire de la Comédie Française
Nadège	**Nadège Beausson-Diagne**
Clémence	**Marie Petiot**
Margot	**Anna Lemarchand**
Hélio	**Simon Perlmutter**
avec la participation exceptionnelle de	**Danièle Lebrun**
	Patrick Préjean
	et **Pierre Vernier**

avec aussi

Xavier	**Loïc Legendre**
Anaïs	**Géraldine Martineau**
La femme couple libertin	**Stéphane Bissot**
Le mari couple libertin	**Jean-Christophe Quenon**
La cliente"Vaporette Oh!"	**Nanou Garcia**
Aymeric	**Philippe Vieux**
Le médecin du travail	**Jean-Luc Porraz**
L'agent immobilier	**François Bureloup**
Son stagiaire de troisième	**Lucien Hemery**
Pamela	**Clara Simpson**
La mère de Miguel	**Lourdes Marraõ**
Le père de Miguel	**Francisco Dos Santos**
La jeune violoncelliste	**Louise Blachère**
Marie-Noëlle	**Valérie Lemercier**

Liste technique

Un film de	**Valérie Lemercier**
Produit par	**Edouard Weil**
Une coproduction	**Rectangle Productions**
	Gaumont
	TF1 Films Production
	De l'huile
	Scope Pictures
Avec la participation de	**Canal+**
	Ciné+
	TF1
	TMC
Scénario	**Valérie Lemercier et Sabine Haudepin**
Directeur de la photographie	**Laurent Dailland AFC**
Chef monteur	**Jean-François Elie**
Chef décoratrice	**Emmanuelle Duplay ADC**
Créatrice des costumes	**Catherine Leterrier**
Chefs maquilleuses	**Marie Lastennet**
	Judith Gayo
Chefs coiffeurs	**Frédéric Souquet**
	Silvine Picard
1er assistant à la mise en scène	**Euric Allaire**
Directrice de casting	**Agathe Hassenforder ARDA**
Assistante à l'art dramatique	**Marie Weinberger**
Scripte	**Diane Brasseur**
Chef opérateur son	**Olivier Mauvezin**
Mixeurs	**Daniel Sobrino**
	Olivier Guillaume
Monteur son	**Paul Heymans**
Régisseuse générale	**Monica Taverna**
Directeur de production	**Médéric Bourlat**

©2017 Rectangle Productions - Gaumont - TF1 Films Production - De l'huile - Scope Pictures

Visa d'exploitation n° 144 871

Photos : Jean-Marie Leroy - Affiche : LE CERCLE NOIR POUR The ALAMO

Gaumont
depuis que le cinéma existe